

Un monde devenu fou

Modernité et holocauste, de Zygmunt Bauman, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Éditions La Fabrique, 285 p.

Frédéric Guillaume Dufour

Numéro 194, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18376ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, F. G. (2004). Un monde devenu fou / *Modernité et holocauste*, de Zygmunt Bauman, traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Éditions La Fabrique, 285 p. *Spirale*, (194), 32–33.

UN MONDE DEVENU FOU

MODERNITÉ ET HOLOCAUSTE de Zygmunt Bauman

Traduit de l'anglais par Paule Guivarch, Éditions La Fabrique, 285 p.

LES ÉTUDES sur le nazisme se regroupent en trois familles : les théories du fascisme, les théories du nazisme comme phénomène singulier et les théories du totalitarisme. C'est l'interprétation fournie par ces deux dernières qui influence Bauman, même lorsqu'il s'agit pour lui de les dénoncer. Cependant, le sociologue s'intéresse surtout ici à la modernité de l'holocauste, son objectif étant de présenter une théorie de la violence génocidaire moderne. Son intervention se veut en rupture avec une historiographie qui cherche à délimiter le savoir légitime sur l'holocauste par rapport à l'histoire juive. Elle est en continuité avec une lignée de sociologues qui ont cherché à décloisonner le débat sur la Shoah. Cependant, contrairement à plusieurs d'entre eux qui refusent d'employer le mot « holocauste », en raison de son traitement dans cette même historiographie, Bauman l'adopte sans discussion.

L'« ingénierie » sociale

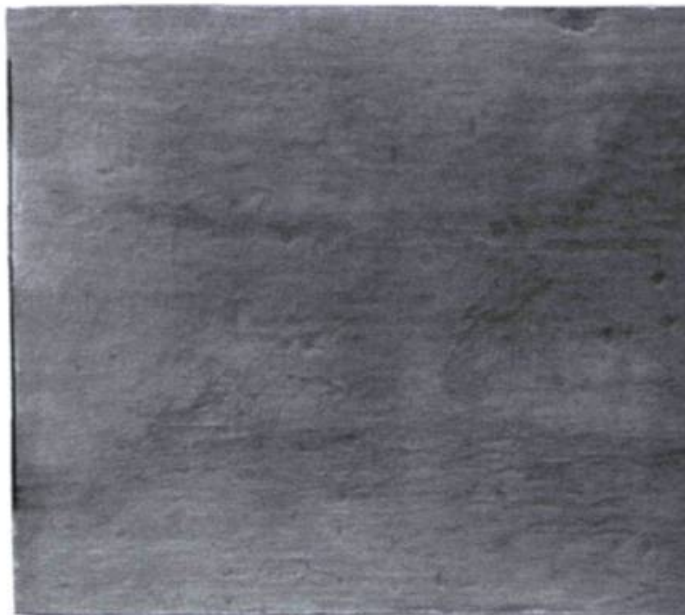
Bauman critique une des ambitions de la sociologie contemporaine qui consiste à évaluer cette science à la lumière de sa capacité à résoudre des problèmes d'« ingénierie » sociale. Il dénonce cette dernière, rendue possible par l'appétit de mesurer, d'isoler et d'éliminer les éléments « nuisibles » du corps social. Bauman se distancie des scénarios qui font de l'holocauste un paradigme normal de la Modernité. Contre ceux-ci, qui banalisent le nazisme et défigurent la modernité, il axe surtout sa recherche sur les conditions qui ont fait de l'holocauste un phénomène spécifiquement moderne. Dans l'ensemble, ces conditions ne sont pas tellement étrangères à celles qu'avaient appréhendées les pionniers de la critique de la raison instrumentale : Adorno, Horkheimer et Habermas — auteurs auxquels il n'est fait aucune allusion dans *Modernité et holocauste*. Selon cet argument bien connu, c'est avec le siècle des Lumières que la science devient un outil d'intervention sur la nature. Dans cette optique, « [L]'holocauste est un sous-produit du penchant moderne pour un monde totalement planifié et totalement maîtrisé, quand ce penchant échappe à tout contrôle et devient fou ». Il est ce sous-produit parce qu'avec le monde moderne se met en place ce que l'on est tenté d'appeler, à la lecture de Bauman, un épistémè du jardinier. Plus précisément, ce qui émerge, ce sont des discours qui appréhendent le monde comme un objet de planification. À travers les discours de l'hygiène publique, du

jardinage, de la médecine, de la planification agricole, on voit apparaître une activité « qui consiste à séparer et à isoler les éléments utiles, destinés à vivre et à prospérer, des substances nocives et pathologiques qui, elles, doivent absolument être éliminées ». Cette obsession moderne de l'ordre constituerait une première condition nécessaire aux génocides modernes.

À ceci s'ajoute un ensemble de mesures qui ont touché les Juifs lors de la transition aux

Une modernité insaisissable

La force de l'ouvrage de Bauman réside dans son exposé des différents paliers et mécanismes à travers lesquels se propage un mode de rationalité instrumentale dont aucun des prisonniers de la machine nazie ne semble en mesure de s'échapper. Il comporte toutefois des aspects moins convaincants. La ligne qu'il cherche à tracer entre l'emplacement des juifs dans l'Europe prémoderne et moderne est parfois



temps modernes. Comme l'a souligné Arendt, l'extension des droits politiques aux communautés juives a eu des répercussions ambiguës. Elle a favorisé leur ascension sociale et leur assimilation, mais cette ascension s'est faite sans estomper leur « différence ». On fréquentait des juifs, exceptionnels par leurs capacités intellectuelles, qui après tout étaient un peu comme « nous ». Pourtant, les discours nationalistes s'accommodaient difficilement du juif assimilé auquel il fallait réinventer une différence. En théorie, les juifs bénéficiaient de l'extension des droits civiques, mais ils furent pointés du doigt par ceux dont les privilèges s'écroulaient dans la foulée de cette extension.

problématique. L'auteur soutient qu'avant la modernité, « les juifs étaient une caste parmi d'autres, un rang parmi d'autres, un état parmi d'autres » ; ce n'est qu'avec la modernité que leur spécificité serait devenue une « question épineuse ». Des études comme celles de Robert I. Moore, *La persécution : sa formation en Europe*, et de David Nirenberg, *Violence et minorités au Moyen Âge*, soutiennent effectivement que les hérétiques, les prostituées et les lépreux ont été persécutés par des dispositifs institutionnels analogues à ceux qui ont opprimé les juifs. Cependant, à la lecture des textes de saint Paul, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, il est difficile de ne pas être frappé par l'obsession

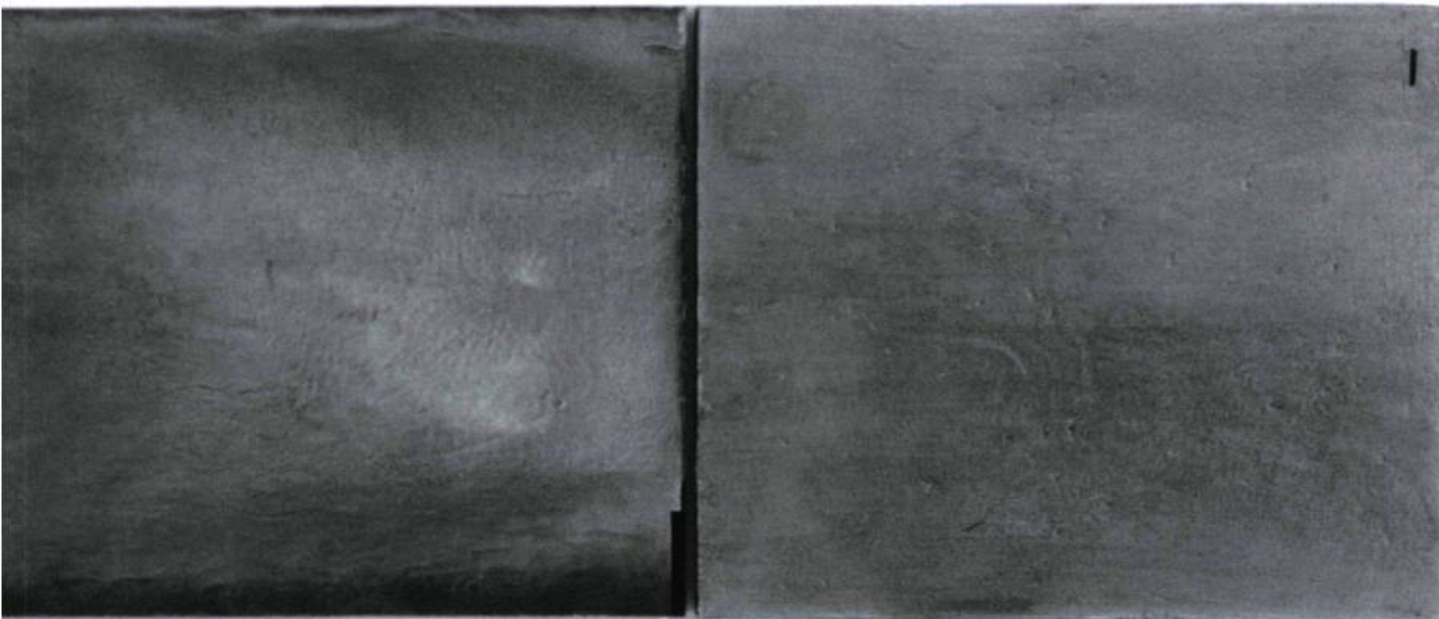
des penseurs chrétien portant sur la place et le sort qu'il fallait réserver aux Juifs; il est ardu d'y voir une question *comme une autre*.

L'auteur soutient également que « *Ce n'est que sous sa forme moderne, "scientifique" et raciste que le dégoût séculaire des juifs fut présenté comme une opération d'hygiène publique* ». C'est discutable. Moore démontre que la métaphore des « *maladies du corps social* » n'était pas étrangère aux temps prémodernes. Certes, il y a une modification, une adaptation de cette métaphore : les sociobiologistes cherchent à asseoir leur légitimité sur le dernier cri de l'entreprise scientifique. Mais sur le fond, il n'y a pas un si grand écart entre les métaphores qui ont construit l'exclusion des ennemis de la chrétienté au Moyen Âge et celles qui ont participé à l'exclusion au nom de l'hygiène publique sous les nazis.

de spontanéité, à la présence d'un projet rationnel suivant des schémas d'actions technologiques et bureaucratiques, à l'élimination de la contingence et du hasard, au mépris des intentions collectives et des motivations personnelles. Cette violence a un objectif, celui de parvenir à « *une société meilleure, radicalement différente* ».

La clé du processus réside dans le fait que la modernisation a engendré un État bureaucratique dont les fins sont évaluées en fonction de sa responsabilité technique et non morale. Ce monstre froid de l'organisation sociale serait en mesure de gérer une violence génocidaire supérieure à toute autre forme de déploiement de la violence, selon Bauman, qui en fait un critère ultime de ce qui caractérise la violence commise par l'État moderne. Il est légitime de se demander où se situe le génocide rwandais dans ce ta-

n'était pas assez développé pour que se dissipe l'aspect spontané, personnel, et dans une certaine mesure contingent, de la violence génocidaire. Mais parce qu'il ne nous donne pas d'autres pistes pour penser cet événement, on est tenté de se demander s'il n'a pas fait trop de concessions aux modèles sociologiques qu'il critique. A-t-il poussé assez loin la critique des modèles évolutionnistes et fonctionnalistes du développement et de la modernisation? Par ailleurs, on peut reprocher à Bauman ce qui le fut déjà à Ernst Nolte : si c'est principalement la modernité qui est en jeu, pourquoi l'holocauste survient-il en Allemagne et pas ailleurs? Pourquoi est-ce seulement en Allemagne que le fascisme a revêtu une forme aussi extrême? Une théorie de la modernité, comme celle élaborée par Bauman, n'a peut-être pas un grain assez fin pour pouvoir répondre à cette



Angèle Verret, *Imaginer un toucher*, 2001, acrylique sur toile, 102 cm × 366 cm. Photo : Richard Max Tremblay.

Bauman n'aborde pas la question de la spécificité de l'holocauste sur un axe synchronique en le comparant à d'autres génocides modernes. Il s'y intéresse sous l'axe diachronique en posant la question de la spécificité de la violence collective à l'ère moderne. Le contraste qu'il dresse aurait été plus convaincant si, comme Nirenberg, il s'était intéressé davantage à la violence prémoderne. Il ne cherche pas à mettre en contexte cette violence; il s'appuie sur la sociologie de Norbert Elias pour la renvoyer au lot des croyances et des instincts irrationnels que le processus de civilisation n'a pas encore intériorisés. Le paradigme de la violence génocidaire moderne se reconnaît, selon lui, à la quasi-absence

bleau. Ce génocide ne correspond pas davantage au modèle que Bauman présente de la violence prémoderne qu'à celui de la violence moderne. Et à la lumière de ce dernier, on a de quoi rester perplexe lorsqu'il soutient que « *la rage et la fureur sont lamentablement frustrées et inefficaces en tant qu'outils d'extermination de masse* ». Selon les estimations conservatrices, 750 000 Tutsis furent tués en trois mois.

Modernité ou modernisation?

Bauman pourrait reprendre le modèle d'Elias et soutenir que dans le contexte rwandais le processus d'intériorisation de la violence

question, mais peut-être n'a-t-elle pas cette ambition non plus.

Modernité et holocauste dérangera les enclaves des sciences sociales qui s'abreuve à une conception enchantée de la civilisation occidentale. Il sera précieux aux critiques de la rationalité instrumentale qui s'inscrivent dans le sillon de la première École de Francfort. Pour les chercheurs en sociologie historique, qui explorent et comparent les spécificités de la modernité allemande, cet ouvrage a un intérêt et une limite : il ouvre davantage de chantiers qu'il n'en clôt.

FRÉDÉRIK GUILLAUME DUFOR